

NATASHA MYERS

LA VIE DANS LA PLANTHROPOSCÈNE EN DIX ÉTAPES (PAS SI FACILES)

Traduction de **Morgane Iserte**
et **Philippe Vion-Dury** /
Photographies : **Natasha Myers**



Comment se débarrasser de la pensée anthropocénique ? L'anthropologue canadienne Natasha Myers nous propose dix étapes pour nous glisser en douceur dans la Planthroposcène, une nouvelle époque où les humains rendraient enfin grâce aux plantes, ces faiseuses de mondes. Un récit hallucinatoire et quasi mystique qui nous mène aux limites du langage et aux frontières de la perception.

Les fragments qui suivent sont extraits d'un projet que j'ai nommé « Semer des Planthroposcènes ». Sous la forme improbable et presque humoristique d'un manuel qui indique pas à pas comment sortir de l'Anthropocène, ce projet reprend plusieurs appels récents à inventer de nouvelles formes de fabulation spéculative. Celle qui suit me permet de canaliser à la fois la colère que fait naître en moi l'impasse dans laquelle nous nous trouvons à présent et les espoirs fantaisistes et tendres – bien que sérieux – de pouvoir imaginer différemment des mondes.

Je tiens à vous prévenir : ce que vous avez sous les yeux n'est pas tant un article de recherche qu'une *incantation*. N'oublions pas que nous vivons sous l'emprise d'un puissant sortilège, et que celui-ci est en train de détruire nos mondes. Il est temps de jeter un autre sort, de faire advenir d'autres mondes, d'invoquer d'autres mondes dans ce monde. Clairement, la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui nous mène aux limites du langage, à nous agripper aux bords de l'imagination. Nous avons besoin d'art, d'expérimentations et d'un bouleversement radical pour apprendre des manières différentes de voir, de ressentir et de savoir. Prenez ce qui suit comme une invitation à expérimenter des manières de rêver différemment la vie.

ÉTAPE 1

N'OUBLIEZ JAMAIS CELA : « NOUS » NE SOMMES PAS « UN »

Répétez-le. Encore une fois. Il ne faut jamais oublier de se demander : qui acclame-t-on précisément avec cet *Anthropos*, cette figure que l'on place au gouvernail de l'Anthropocène ? La rhétorique de l'Anthropocène fait de l'« Homme » l'agent de sa propre disparition et le met simultanément en position d'unique sauveur de la planète : « Nous nous sommes mis-es dans ce pétrin. Nous seul-e-s pouvons en sortir. » Même si la pensée anthropocénique tente d'attirer notre attention sur les effets flagrants de nos actions – pour finalement nous en tenir responsables –, celle-ci considère encore l'humanité



comme un agent unique, transcendant et séparé d'une nature édénique en péril. Ces récits *recentrent* l'Homme plutôt qu'ils ne le décentrent en tant qu'acteur dont la domination naturelle pèse sur l'avenir de cette planète.

Ne vous laissez pas distraire par le caractère concret – et mal placé – des efforts que font les scientifiques pour articuler les marqueurs physiques et les limites temporelles d'une ère géologique fabriquée par l'Homme. Nous assistons à l'apothéose de cinq cents ans de violence coloniale, de capitalisme extractiviste, de suprématie blanche et d'*hybris* de l'exceptionnalisme humain. Le Capitalocène et le Plantationocène (1) sont des appellations pertinentes pour identifier les forces qui ont longtemps œuvré à la terraformation de la planète. Ces forces destructrices sont propulsées non par l'ensemble des êtres humains, mais par ces formes de vie particulièrement monstrueuses calquées sur un Homme imbu de lui-même.

Souvenez-vous de ceci : cette figure ou cette forme de vie ne concerne pas tout le monde. Le capitalisme et le colonialisme ne doivent pas être confondus avec le naturel ou l'inné de l'existence humaine. Ils ne sont pas les conséquences inévitables de l'évolution ou de la civilisation humaine. Ils sont pourtant la cause de notre situation déplorable. Marisol de la Cadena attire notre attention sur les invisibles de

l'Anthropocène (*Anthropo-not-seen*), celles et ceux dont la vie et les terres continuent à être dévorées par l'accumulation de richesses des puissances coloniales et néocoloniales. Ces personnes restent aujourd'hui encore les cibles de l'entreprise de dépossession et des tentatives d'anéantissement, même – et peut-être surtout – à l'heure où le capitalisme passe à la vitesse supérieure dans ses efforts pour « devenir vert » et « sauver le monde ». Ne soyez pas dupe de l'engouement pour la rhétorique de la durabilité. Les mondes bâtis par le colonialisme et le capitalisme sont invivables pour nous tou-te-s.

ÉTAPE 2 BRISEZ CE MONDE POUR RENDRE D'AUTRES MONDES POSSIBLES

Il n'existe aucun moyen d'« atténuer » la violence anthropocénique en recourant aux logiques de l'Anthropocène. Boycotez les appels en faveur de « projets pour l'Anthropocène ». De tels desseins sont justement ces « solutions technologiques » qui nous maintiendront enfermé-e-s dans ces mêmes rythmes d'extraction et d'expropriation. Ne vous laissez pas avoir par ces vitrines ludo-éducatives de la lutte contre le changement climatique, par ces infrastructures toutes étincelantes de verre, de métal et de béton, par ces architectures gourmandes en capital et en travail, qui révèlent merveilleusement la supercherie de la durabilité. Celle-ci n'est qu'une manœuvre esthétique ancrée dans des visions édéniques de la nature. Ce n'est pas ce genre de vert qui nous sauvera.

Oui, des apocalypses ont déjà lieu partout autour de nous. Le déboisement de la forêt boréale canadienne afin d'extraire du bitume des terres indigènes volées en est une. Mais céder à la pensée apocalyptique est, en soi, une sorte de stratégie de sortie, une issue facile. *Le ruin porn*, avec ces images tellement convaincantes de plantes jaillissant des failles des bâtiments abandonnés de Détroit et de Tchernobyl, prospère justement grâce à ce récit d'un « monde sans

nous ». La Terre sera mieux sans les gens, nous dit-on. Méfiez-vous d'un tel discours apocalyptique. La pensée anthropocénique nous fait passer sous le joug de l'apocalypse puis nous force à travailler pour elle, chacun se mettant à rêver furtivement de la fin des temps. Nous devons refuser ce que Donna Haraway appelle la « détumescence tragique » d'un arc narratif qui s'ingénie à faire rouler la planète entière vers une irrépressible catastrophe. Ne vous laissez pas convaincre que c'est ainsi que cela doit se passer, comme si l'apocalypse était précisément ce qui *se sera passé*. Quels avenir mettons-nous en branle avec toute notre rhétorique apocalyptique ?

Résistez à l'attrait de l'apocalypse comme si votre vie en dépendait. Oui, il est certes plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme, mais la seule manière de contrecarrer la dynamique de l'Anthropocène est de briser le capitalisme et d'activer les processus de décolonisation. Et s'il est grand temps de déconstruire la logique de l'Anthropocène, il n'est pas nécessaire d'attendre la fin de ce monde pour commencer à en invoquer d'autres vivables. Comme nous le rappelle Stuart McLean, d'autres mondes existent encore dans ce monde. Et d'autres mondes sont encore à venir. Mais lesquels seront vivables ? Et de quoi un monde vivable est-il fait ?

ÉTAPE 3 RÉPÉTEZ CE MANTRA : « NOUS NE SOMMES PAS SEUL·E·S. NOUS NE SOMMES PAS SEUL·E·S. NOUS NE SOMMES PAS SEUL·E·S... »

Au regard des cinq cents dernières années d'intenses efforts pour affirmer l'indépendance de l'Homme occidental vis-à-vis de la nature – et sa domination sur elle –, mieux vaut clairement ne pas nous laisser agir seul. La pensée anthropocénique est tellement obsédée par l'indépendance de l'Homme, par l'agir unilatéral et l'autonomie, qu'elle en oublie qu'il existe d'autres forces et puissances parmi nous, dont certaines aux aptitudes nettement supérieures quand il s'agit de faire le monde et provoquer des changements à l'échelle planétaire. Ces êtres ont, pour certains d'entre eux, quelques milliards d'années d'expérience de plus que nous dans la terraformation de mondes vivables.

ÉTAPE 4 NOMMEZ NOS ALLIÉ·E·S LES PLUS PUISSANT·E·S

Qui a rendu cette planète vivable et respirable pour des animaux comme nous ? Dites-le à voix haute : « *les êtres photosynthétiques* ». Les organismes photosynthétiques constituent une force biogéochimique dont nous n'avons encore pas bien saisi l'ampleur. Il y a plus de deux milliards d'années, les microbes photosynthétiques provoquèrent l'événement aujourd'hui connu sous le nom de catastrophe de l'oxygène, ou Grande Oxydation. Ces créatures modifièrent alors de manière spectaculaire la composition de l'atmosphère, étouffant les anciens organismes anaérobies avec des vapeurs toxiques d'oxygène. Si nous devions persister à tomber dans le piège de nommer des



ères linéaires, délimitées dans le temps et en référence à des agents singuliers, nous pourrions être ébranlé-e-s par la pensée que nous vivons à la suite de ce qui aurait dû être nommé le « Phytocène ». (2) Les photosynthétiseurs tels que les cyanobactéries, les algues, les plantes et les arbres, sont les agents les plus puissants du réarrangement élémentaire de la planète. Les sciences de la photosynthèse, avec leurs paramètres de calcul conçus pour extraire de la valeur des êtres verts, est bien trop embourbée dans la logique du capital naturalisé. Ces êtres verts doivent être perçus autrement : ce sont des praticiens d'une sorte de substantialisation alchimique et cosmique (*cosmic mattering*). Nous pensons que les plantes ne peuvent se mouvoir, et pourtant elles se déploient dans le cosmos, tirent l'énergie du soleil dans leurs tissus pour pouvoir réaliser leur magie terrestre. En créant la matière à partir de rien, les plantes sont comme des illusionnistes faiseuses de mondes. Elles nous enseignent les leçons les plus nuancées sur ce qui nous porte et ce qui importe.

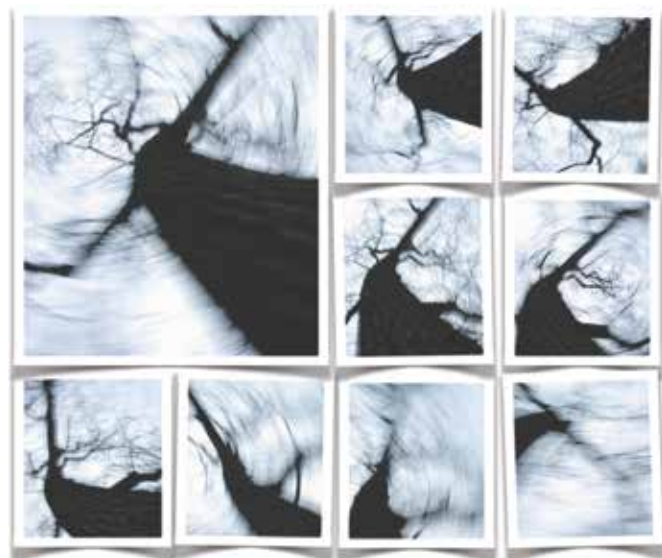
Plus puissantes qu'aucune usine industrielle, les communautés de créatures photosynthétiques réagencent les éléments à l'échelle planétaire. Elles savent composer des mondes vivables, respirables et nourriciers. En expirant, elles composent l'atmosphère ; en se décomposant, elles donnent matière au compost et fertilisent le sol. Tout en maintenant la terre en bas et le ciel en haut, elles chantent sur des fréquences ultrasoniques presque audibles lorsqu'elles transpirent, déplaçant d'énormes volumes d'eau depuis les profondeurs de la terre jusqu'aux nuages les plus élevés. Elles purifient les eaux et alimentent toutes les autres vies. Et pour celles et ceux encore sous l'emprise d'une économie qui fétichise le carbone, l'art suprême qu'exercent ces créatures est certainement celui d'aspirer avec ardeur les émissions gazeuses de carbone que nous autres, humains, générons si abondamment.

Dire que les forêts et les microbes marins constituent les « poumons de la Terre » est un euphémisme. Nos existences sont littéralement *composées de leur souffle*. Toutes les cultures tournent autour des rythmes métaboliques des plantes. Les plantes sont la substance, le substrat, le soubassement, le symbole, le signe et la subsistance des économies politiques du monde entier. Nous devons apprendre à travailler *avec et pour* les plantes afin de pouvoir par elles être nourri-e-s, vêtu-e-s, abrité-e-s, satisfait-e-s et soigné-e-s – sans détruire la Terre. Les plantes sont les faiseuses de monde dont nous devons nous soucier si nous espérons cultiver des mondes vivables. Et nos mondes ne le seront que lorsque les personnes apprendront à *conspirer avec les plantes*.

ÉTAPE 5

SEMEZ DES CONSPIRATIONS ENTRE PLANTES ET PERSONNES POUR S'ENRACINER DANS LA PLANTHROPOSCÈNE

Répétez-le encore et encore : « *Nous sommes faits des plantes* (We are of the plants) ». Bon, si c'est vrai, la figure dans laquelle ancrer nos actions n'est pas tant l'*Anthropos* imbu de lui-même que la figure étrangement hybride que nous pourrions appeler le *Planthropos*. Maintenant, essayez d'enrouler votre langue autour de ce mot jusqu'à



ce qu'il se détache facilement de vos lèvres : « *Planthroposcène* ». (Oui, c'est bizarre et vous aurez l'air idiot, mais essayez quand même.) La Planthroposcène ne désigne pas une époque à durée limitée mais un épistémè ambitieux, qui nous invite à organiser de nouvelles scènes et manières de voir et à semer des relations entre les plantes et les gens, ici et maintenant, non dans un avenir lointain. Elle s'appuie sur la sagesse des projets de solidarité radicaux, passés et présents, que les plantes cultivent depuis bien longtemps avec leurs maint-e-s allié-e-s.

Plutôt que de circonscrire les terreurs auxquelles nous sommes aujourd'hui confronté-e-s, la Planthroposcène est une invitation à nous enraciner dans une forme de vie qui briserait le cadre de la logique anthropocénique. La Planthroposcène reconnaît l'avenir commun et incertain des plantes et des peuples, elle exige que nous changions les termes de la rencontre pour que nous puissions devenir les allié-e-s de ces êtres verts. L'anthropologue Tim Choy lance un puissant appel à l'organisation d'une conspiration de celles et ceux qui respirent. Son ambition est politique : que les gens apprennent à *conspirer*, c'est-à-dire à respirer ensemble, afin de lutter contre les effets atmosphériques de ce que Michelle Murphy appelle l'« *exubérance industrielle* ». Il nous aide à penser la conspiration autrement, non comme une sinistre association, mais comme le fondement d'une politique vivable. Il est temps d'élargir aux plantes son appel à une conspiration des respirations. C'est-à-dire que nous devons apprendre non seulement à collaborer mais aussi à *conspirer avec les plantes*, à respirer avec elles. Nos existences sont composées de leur souffle, vous vous rappelez ?

Souvenez-vous de ceci : ce qui est bon pour les plantes l'est pour tout le monde. Rejoignez leur camp. Mettez-vous à leur service. Apprenez à connaître les plantes intimement, à leur façon. Et veillez à tirer parti de leurs désirs à créer des formes de vie qui ne sont pas pour nous. Soutenez leurs efforts pour maintenir la terre fraîche et les eaux propres. Donnez aux plantes et à leurs sols l'espace et le temps pour s'épanouir en marge des rythmes de l'extraction capitaliste et de la violence chimique de l'agriculture industrielle. Souvenez-vous : les plantes ont besoin de leurs pollinisateurs ; elles ont besoin de leurs relations fongiques ; elles ont besoin de leurs alliés animaux.

Elles ont par-dessus tout besoin que nous reconfigurons radicalement la manière dont nous mettons en scène nos relations avec elles. En effet, si les plantes sont des adoratrices du soleil, peut-être devrions-nous adorer les plantes. Un peu de respect pour les plantes pourrait changer beaucoup de choses. Inventez des rituels. Pratiquez la permaculture avec les sorcières. Créez une église locale pour le culte des plantes. Ne vous inquiétez donc pas : la déférence à l'égard des plantes ne signifie pas que vous ne pouvez pas les manger. En revanche, il serait poli de les remercier pour leur générosité. Pensez-y une seconde : si vous deviez consulter les plantes et demander leur autorisation pour les utiliser, l'agriculture industrielle, l'exploitation minière à ciel ouvert, les coupes à blanc et la bétonisation galopante due à l'étalement urbain seraient impensables. Demandez-leur, elles vous le diront.

ÉTAPE 6 PERTURBEZ LE SENS COMMUN COLONIAL

La décolonisation consiste à rendre aux peuples autochtones les terres qui leur ont été volées. Comme nous l'enseignent Eve Tuck et K. Wayne Yang : « *la décolonisation n'est pas une métaphore* ». Et la décolonisation exige que nous prenions en compte et que démantelions les structures des États coloniaux, visibles et cachées, fondées sur la suprématie blanche, l'esclavage, ainsi que l'effacement des relations existantes entre la terre et les corps opéré par les fantasmes de *Terra nullius* (3). Peut-être aurions-nous besoin de rompre avec nos imaginaires coloniaux pour faire un premier pas vers la décolonisation. Pour ce faire, il faudrait bousculer tout ce que nous croyons être le sens commun.

Parler aux plantes vous semble-t-il fou ? Savez-vous que depuis des millénaires, et encore aujourd'hui, des femmes et hommes du monde entier cultivent des relations intimes avec les plantes. Nombreuses sont les personnes qui ont appris à connaître les pouvoirs et les préférences des plantes, en particulier celles dont la vie et les moyens d'existence les poussent à s'entrelacer avec les plantes et se faire prendre dans leurs verticilles spiralés. Partout dans le monde, des jardinier-e-s, des paysan-ne-s, des chasseur-esse-s, des guérisseur-euse-s, des herboristes, des cuisinier-e-s, des artistes, des naturalistes, des sylviculteur-rice-s, des scientifiques et des chamanes considèrent les plantes comme des êtres sensibles dignes d'être nos interlocuteur-rice-s. Nombreux sont ceux et celles qui entendent le chant des plantes, même si ce n'est certes pas dans les registres audibles auxquels vous pourriez vous attendre.

Et en même temps, beaucoup d'autres – et peut-être en faites-vous partie – penseront que tout cela est absurde. Bien sûr, vous avez lu sur votre fil d'actualité Facebook cette information sur les plantes : « *La science a confirmé que les racines des plantes ont une sorte d'intelligence en essaim...* » Mais il n'est nul besoin de réflexions scientifiques désenchantées sur la sensibilité végétale pour nous dire ce que les allié-e-s des plantes savent depuis longtemps. Ce que nous devons faire, c'est rendre étranges le désenchantement et le scepticisme dont nous avons hérité de celles et ceux dont le pouvoir fut en partie assuré par des sciences conçues pour invalider toutes les autres

manières de connaître le monde. Ce sont les colonisateurs, bien sûr, qui refusèrent de croire les affirmations des populations locales et autochtones selon lesquelles les plantes pouvaient chanter.

N'oubliez pas que l'exceptionnalisme humain est une autre formation coloniale, qui évacue violemment la vivacité et la sensibilité du monde plus qu'humain qui nous entoure. Il est temps de désaccorder notre univers sensible colonial. Il nous faudrait pour cela renverser tout ce que nous croyons être le sens commun. Oubliez tout ce que vous pensiez savoir sur le monde vivant, en particulier ce que vous croyez perceptible, imaginable, raisonnable, lisible et significatif. Refusez les désenchantements d'une science mécaniste qui présente les mondes plus qu'humains sous forme de fragments de vie et de mort aliénables, prêts à être divisés en biens, en ressources ou en marchandises. Mettez au banc les économies coloniales et capitalistes moralisantes qui dictent ce qui est bon, précieux et vrai – en particulier celles qui naturalisent la croissance économique et l'extraction en en faisant un travail qui serait le propre de l'Homme. Refusez de discipliner ou de bafouer les cosmologies locales et indigènes. Repoussez toute contorsion, tout effacement ou tout appauvrissement de leurs savoirs qui viserait à rendre ces pratiques lisibles, commensurables ou rationnelles pour la science. Ne vous appropriez pas les savoirs indigènes, mais travaillez à vous rendre réceptif-ve et réactif-ve de manière à prendre ces savoirs au sérieux. Faites place à d'autres manières de connaître et de mettre en récit le monde vivant. N'oubliez pas : partout dans le monde, des femmes et des hommes ont élaboré des protocoles, des savoir-faire, et ont pour responsabilité de consulter les plantes. Les mondes vivables ont besoin de gens qui savent comment parler aux plantes.

ÉTAPE 7 VÉGÉTALISEZ VOTRE UNIVERS SENSIBLE

Une fois entrepris les efforts nécessaires pour décoloniser votre sens commun, il est temps de végétaliser votre univers sensible afin de mieux apprendre avec les plantes, à leurs côtés. En qualité de complice appuyant leurs projets de faiseuses de monde, vous devrez devenir leur apprenti-e. Que veulent les plantes ? Que savent les plantes ? Que peut une plante ? Nous ne le savons pas encore. Mais peut-être pourriez-vous les approcher en acceptant de ne pas savoir, et oublier tout ce qui, selon vous, comptait jusque-là comme connaissance.

Voyez-vous, votre univers sensible, en particulier vos sens du goût, de l'odorat, du toucher, de la texture et des couleurs, est déjà articulé par la vie végétale. Leurs formes inspirent votre esthétique, mobilisent votre *habitus* et excitent votre imagination. De ce point de vue, il est évident que vos sens sont déjà *végétalisés*. Et pourtant, il vous reste encore beaucoup à faire pour apprendre à étendre votre univers sensible synesthésique et partir à la rencontre de leurs mondes vivants. Afin de réveiller la plante qui sommeille en vous, vous devrez vous intéresser aux choses qui importent aux plantes. Ne vous y trompez pas : même sans yeux ni oreilles, sans nez ni bouche, les plantes peuvent voir, entendre, sentir, goûter et ressentir. Laissez leur sensibilité de plante influencer la vôtre. Accordez-vous aux différentes

manières dont elles composent le temps, apprenez à suivre leur tempo et leur rythme. Soyez attentif·ve·s aux façons qu'elles ont de défier les notions trop humaines d'individualité, d'intégrité corporelle, de subjectivité et de capacité d'agir. Laissez les plantes redéfinir ce que vous mettiez derrière les mots « perception », « sens » et « sensibilité ». Laissez-vous séduire par leurs tournures tropiques et vous développerez bientôt des dextérités sensorielles fraîchement végétalisées. Vous pouvez également réveiller la plante qui sommeille en vous par des incantations, grâce à l'hypnose, à la méditation ou au yoga. Essayez de cultiver votre plante intérieure au moyen de la méditation. La végétalisation n'est possible que parce que votre corps ne s'arrête pas à la peau. Vos contours ne sont pas contraints par votre apparence physique. Votre imaginaire morphologique est fluide et changeant. En effet, vos tissus peuvent absorber toutes sortes de fantasmes. Votre imagination fait plus que produire de simples images mentales ; sa portée s'étend à l'ensemble de votre univers sensible. À la fois visuels et kinesthésiques, les imaginaires sont porteurs de charges affectives. Ils peuvent exciter vos muscles, vos tissus et vos fascias, intensifier ou altérer vos sens. Ainsi, vous pouvez tordre la sémiose (4) en sensation. Ces expérimentations perceptuelles peuvent réagencer votre univers sensible. En imaginant autrement et en racontant des histoires différentes, vous pouvez ouvrir de nouveaux mondes sensibles.

Si cela ne marche pas, laissez les plantes agir directement sur vous. Le cannabis et l'ayahuasca ont été de grands alliés pour celles et ceux qui cherchent à palper la sensibilité du monde plus qu'humain. Et surtout, impliquez-vous dans la vie végétale. Faites de la place aux plantes pour qu'elles puissent s'enraciner et prenez le temps de les regarder pousser. Attardez-vous parmi elles et laissez leur sensibilité et leur sensibilité modifier votre perception, votre façon de penser, de savoir et ce que vous savez.



ÉTAPE 8 DÉBRANCHEZ L'ÉCOLOGIE DU RÉSEAU

Une fois que vous aurez désaccordé votre sens commun colonial et végétalisé votre univers sensible, le monde aura l'air bien différent. Peut-être commencerez-vous à ressentir des choses que vous n'aviez auparavant jamais perçues. Peut-être aurez-vous l'impression d'être observé·e partout où vous irez. En effet, vous ne laissez pas les plantes et les arbres indifférents : ils sont très attentifs aux êtres qui se rassemblent autour d'eux. Ils savent comment vous attirer avec force ainsi que leurs autres complices.

Commencez avec les plantes, suivez leur croissance fureteuse, leurs racines et rhizomes filant, les mouvements amples de leurs graines et pollens, et bientôt, vous percevrez toute une écologie des êtres, le dénouement des devenirs et des à-venir. Laissez-vous prendre par la *puissance involutive* qui propulse ces êtres dans la vie des un·es et des autres, et alors vous commencerez à percevoir les écologies affectives qui prennent forme au sein du bouquet de relations qui se déploient tout autour de vous.

Cultivez des régimes d'attention qui vous permettent de percevoir ce qui importe aux plantes et à leurs complices. *Devenez capteur*, mettez-vous au diapason de cette écologie des pratiques et des praticien·ne·s. Accompagnez les attachements et les rejets, les attractions et les répulsions, les événements qui prennent forme dans les plantes et autour d'elles. Ressentez comment les plantes pratiquent leur art à l'orée de la vie et de la mort. Vous commencerez alors à désaccorder votre univers sensible écologique colonial, et de nouveaux mondes vous apparaîtront.

Développez des protocoles pour une *écologie qui ne se laisse pas engrillager (un-gridable ecology)* – un mode d'enquête qui refuse le colonialisme, le militarisme, l'hétéronormativité et l'économicisation de la vie qui sont aux fondements de l'écologie conventionnelle. Résistez aux désirs de lisibilité et de généralisation statistique. Refusez de calculer des rendements énergétiques ou de mettre en application des analyses coûts-bénéfices. Réfutez les indicateurs qui permettraient de décomposer les relations écologiques en composants mécaniques. Cassez tous les capteurs automatiques préfabriqués.

Au fil du temps, vous oublierez ce que vous pensiez être la « nature » et comment la vie « fonctionnait ». Finalement, vous oublierez aussi les tropes naturalistes qui vous faisaient croire que les êtres vivants « travaillent » comme des machines, que les forêts fournissent des « services écosystémiques » ou que la « reproduction » et la « santé physique » sont les uniques critères valables pour valoriser et consigner ce qu'est une vie. Opposez-vous aux désirs coloniaux et capitalistes des sciences de l'environnement. Dites non aux indicateurs astreignants de l'écologie conventionnelle qui légitiment une écologie extractiviste et redevable aux logiques de l'expansion et de la dépossession. Méfiez-vous des écologies de l'Anthropocène qui réduisent les pratiques de protection des terres à de la gestion de ressources. *Faites de l'écologie autrement*. Décoloniser l'écologie veut dire redonner aux peuples indigènes le statut de gardiens des terres qu'on leur a volées. Dans la Planthroposcène, les gouvernements



coloniaux doivent renoncer au contrôle des territoires et faire place aux peuples autochtones pour qu'ils puissent célébrer et guérir leurs terres et leurs corps. Les feux qui actuellement font rage en Australie et en Californie sont la conséquence directe de la spoliation coloniale et de l'élimination des pratiques indigènes de lutte contre les incendies. Les gardien-ne-s des savoirs indigènes savent comment conspirer avec le feu pour créer des mondes vivables et nourriciers. Ce qui reste des savanes de chênes en Californie et autour des Grands Lacs, par exemple, fut durant des millénaires entretenu par les peuples autochtones qui apportèrent le feu aux terres et aux communautés de plantes qui prospérèrent grâce à lui. L'intendance autochtone des terres est une manière de réduire les risques environnementaux et d'agir pour le climat. C'est ce genre de conspirations entre personnes et plantes qui nous sauvera.

ÉTAPE 9

CONTRE L'ÉDEN, JARDINEZ !

Oubliez tout ce que vous pensiez être un jardin. Et aussi tout ce qui constituait, selon vous, l'art de jardiner. Votre boulot dans la Planthroposcène consiste à orchestrer des conspirations de plantes et de personnes pour que cette planète reste vivable et respirable. Votre mission principale sera donc d'encourager la croissance des

plantes. Partout. Commencez par laisser les plantes pousser là où elles le souhaitent : laissez-les s'immiscer dans le béton, s'enraciner dans chaque brèche et sur toute surface, pousser à travers les trous de chaque clôture.

N'ayez pas peur des plantes. N'oubliez pas que ces plantes que nous traitons d'« espèces envahissantes » sont là pour nous enseigner les ravages du colonialisme. Les plantes elles-mêmes ne sont pas mauvaises. Elles poussent là où les terres ont été détruites. Elles poussent sur les lieux de la spoliation. Elles poussent là où terres et corps sont devenus sans relation. Plutôt que d'empoisonner la terre avec des pesticides pour éradiquer ces plantes non indigènes, demandons-nous d'abord quels sont leurs plans, à elles. Quelles leçons nous donnent-elles sur la colonisation et les ruines du capitalisme ?

La Planthroposcène déracine les infrastructures de nos villes anthropocéniques, fondées sur les désirs édeniques d'une nature domptée et confinée par l'Homme. Offrez ces infrastructures de l'ordre ancien aux plantes et aux champignons ; laissez-les se décomposer. La croissance sauvage des plantes urbaines augure certainement le déclin de l'Empire, mais dans la Planthroposcène, celle-ci ne sera pas interprétée comme un signe de ruine. Les villes planthroposcéniques seront conçues pour partout encourager la vie végétale. Chaque surface offrira une potentialité, un espace où les plantes pourront s'enraciner, croître et se décomposer. Peut-être un jour conspirerez-vous

avec les plantes pour faire pousser votre propre maison. Peut-être les villes s'élèveront-elles en forêts rafraîchissantes regorgeant de nourriture. Dans la Planthroposcène, des paysans radicaux, comme ceux du Land Institute au Kansas, auront réussi à démanteler l'agriculture industrielle en conspirant avec les plantes pour faire revivre les plaines, en faisant pousser des céréales vivaces pour régénérer le sol des prairies. Ces terres réclameront le retour des bisons ; elles résisteront à l'érosion, retiendront l'eau, activeront les micro-organismes du sol et refuseront l'équipement lourd et les engrais chimiques. De la sorte, elles prépareront le terrain pour de nouveaux types de relations sociales et politiques. Dans la Planthroposcène, l'impératif capitaliste de développer l'économie sera subverti et remplacé par l'impératif de donner aux plantes le temps et l'espace dont elles ont besoin pour croître, pour articuler librement leurs relations avec leurs alliés et pour exprimer pleinement leurs désirs. Les humains devront abdiquer leurs pouvoirs biopolitiques sur les terres et les corps. Nous ne serons plus aux commandes.

ÉTAPE 10 DEVENEZ ARTISTE POUR LA PLANTHROPOSCÈNE

Refusez l'esthétique du *ruin porn* qui contraint nos imaginaires à cantonner la prolifération du sauvage à des lieux de délabrement culturel – comme si les plantes n'étaient capables d'exprimer, sans entrave, leurs pleins pouvoirs (comprenez : monstrueux) qu'une fois l'humanité éteinte. Cultivez plutôt un goût pour le *Planthroposcène porn* : un art qui nous invite à rester dans la danse en mettant en scène des relations intimes entre plantes et personnes ; Annie Sprinkle et Beth Stephens vous apprendront l'art qui figure « la nature comme amante et non comme mère » ; un art qui nous attire dans le royaume des plaisirs plus qu'humains. Soyez le ou la conservateur-riche de votre propre établissement de bains écoséculs et faites l'amour avec les plantes. Rejoignez l'artiste slovène Špela Petrič et son cabinet d'études sur le sexe et les plantes, et inventez des vibromasseurs pour les plantes en pot solitaires et les fleurs qui ont perdu leurs pollinisateurs. Stimulez votre propre capacité à faire cosmiquement sens (*cosmic mattering*) en apprenant les protocoles de Quimera Rosa pour tatouer votre peau avec de la chlorophylle. Vous aussi, vous pouvez apprendre à photosynthétiser. Rejoignez les artistes de Dance for Plants et créez des spectacles pour les plantes en pot qui dansent le slow sur les rebords des fenêtres de votre appartement. Apprenez avec l'artiste mexicain Gilberto Esparza à concevoir des plantes compagnes, nomades et vivantes. Construisez le corps de vos machines-planimales à partir de déchets électroniques collectés dans les ruines du capitalisme, et concevez-les de manière à ce qu'elles tirent leur énergie de la vie bactérienne : en aspirant les eaux usées en aval des effluents industriels toxiques, elles seront capables de les transformer en eau purifiée pour abreuver les plantes et leurs alliés.

Peu importe comment, conspirez avec les plantes pour créer de l'art. Faites comme si votre vie dépendait de la perturbation du sens commun colonial qui, sans cela, nous laisserait tou-te-s mourir dans l'Anthropocène. ✨

(1) *Capitalocène* et *Plantationocène* sont des néologismes détournant le terme d'*Anthropocène* pour souligner que ce n'est pas l'humanité qui est la source du problème, mais respectivement le capitalisme et le développement de l'habiter colonial de la Terre.

(2) Néologisme imaginé par Natasha Myers, issu du grec phyto (« végétal, plante ») et de kainós (« récent »), désignant une ère géologique de la planète essentiellement déterminée par l'action des plantes.

(3) *Terra nullius* est une locution latine signifiant « territoire sans maître ». En droit, cela désigne un espace qui peut être habité, mais qui ne relève pas d'un État et a permis la colonisation de nombreuses régions du monde.

(4) La *sémiose* désigne la production du sens, du signifié.

POUR ALLER PLUS LOIN

Marisol Cadena, « Uncommoning Nature », *E-Flux Journal*, le blog de la 56^e Biennale, 2015.

Timothy Choy, « Externality, Breathers, Conspiracy: Forms for Atmospheric Reckoning », *Reactivating Elements: Substance, Actuality, and Practice from Chemistry to Cosmology*, Dimitris Papadopoulos, Maria Puig de la Bellacasa et Natasha Myers, Durham: Duke University Press.

Donna Haraway, « Anthropocene, Capitalocene, Plantationocene, Chthulucene: Making Kin », *Environmental Humanities*, n° 6, 2015.

Robin Wall Kimmerer, *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*, Milkweed Editions, 2015.

Michelle Murphy, « Alterlife and Decolonial Chemical Relations », *Cultural Anthropology*, vol. 32, n° 4, 20 novembre, 2017.

Natasha Myers, « From Edenic Apocalypse to Gardens Against Eden: Plants and People in and After the Anthropocene », *Infrastructure, Environment, and Life in the Anthropocene*, Gregg Hetherington/Duke University Press, 2019.

Natasha Myers, « Becoming Sensor in Sentient Worlds: A More-than-Natural History of a Black Oak Savannah », *Between Matter and Method: Encounters in Anthropology and Art*, Gretchen Bakke and Marina Peterson, Londres: Bloomsbury Academic, 2017.

Natasha Myers, « Sensing Botanical Sensoria: A Kriya for Cultivating Your Inner Plant », *Centre for Imaginative Ethnography*, 2014.

Eve Tuck et Yang K. Wayne, « Decolonization Is Not a Metaphor », *Decolonization: Indigeneity, Education & Society* 1, n° 1, 8 septembre 2012.

Leanne Betasamosake Simpson, « Land as Pedagogy: Nishnaabeg Intelligence and Rebellious Transformation », *Decolonization: Indigeneity, Education & Society* 3, n° 3, 2014.

L'AUTRICE



→ **Natasha Myers** est professeure d'anthropologie à l'université de York (Canada) et directrice du groupe de recherches interdisciplinaires **Plant Studies Collaboratory**, qui vise à lier études

ethnologiques et sciences botaniques. Elle a coécrit *Le Ravissement de Darwin : le langage des plantes* (La Découverte, 2020), qui retrace la passion méconnue du fondateur de la théorie de l'évolution pour les orchidées. Pour être fécondées par les pollinisateurs, ces fleurs usent de mille stratagèmes, certains confinant à l'érotisme. Une observation qui met à mal les théories portées par le « néodarwinisme », selon lequel il n'y a dans le monde vivant que des liens égoïstes et utilitaires : le plaisir et la sensualité y ont, au contraire, toute leur place.